

# PROMENADE D'UN PIRAILLON MÉCRÉANT À TRAVERS LE CALVAIRE DE SAINT-JULIEN-MOLIN-MOLETTE

*« Placé en vue des ateliers de soierie, où travaille habituellement la majeure partie de la population, le Calvaire apparaît comme un grand tableau religieux appendu au flanc de la colline, et constamment exposé aux regards des ouvriers et des ouvrières des fabriques. »*

Abbé RAJAT, *Le Calvaire du Sacré-Cœur de Saint-Julien*, 1895

## ***Avertissement :***

L'auteur de cette brochure n'est ni théologien ni historien des religions.

Il est en outre résolument mécréant.

Michel WOTKIEWICZ, Lyponne, Été 2015

## AVANT-PROPOS : DES CROIX

VIOLLET-LE-DUC écrit en substance dans son *Dictionnaire de l'Architecture Française* qu'il ignore à partir de quel moment on a commencé à élever des croix en France, mais qu'on n'en trouve aucune antérieure à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle.

La croix remonte à la nuit des temps, elle est déjà utilisée comme symbole religieux dans de très vieilles civilisations depuis les rives de la Méditerranée jusqu'à l'Inde. Comme instrument de supplice, elle est attestée dans l'Antiquité à Carthage, en Perse, en Grèce, et bien entendu à Rome... Le plus souvent, elle était constituée de deux pièces de bois assemblées en X (ce que nous appelons la Croix de Saint-André), ou encore en T désigné par la lettre grecque Tau. Certains chercheurs soutiennent qu'un simple poteau permettait de supplicier le condamné en le pendant par les poignets. D'autres vont même jusqu'à affirmer qu'en fait de poteau il s'agissait d'un pal.

Il semble établi qu'on ne clouait jamais un condamné, mais qu'on l'attachait avec des cordes, ce qui ne diminue en rien l'horreur du supplice. Quand il se lance dans son épopée, Spartacus fait crucifier un soldat romain pour montrer à ses compagnons de révolte ce qui les attend s'ils faiblissent dans leur lutte.

Il est important de se souvenir que les chrétiens sont d'abord iconoclastes, suivant en cela le commandement du *Deutéronome* : « Tu ne feras aucune image sculptée de rien à ce qui est dans les cieux là-haut ou sur la terre ici-bas, où dans les eaux en-dessous de la terre. » (D. 5-8) Mais les populations étant profondément imprégnées par les cultes païens et le christianisme rompant ses dernières attaches avec le judaïsme, les images pieuses apparaissent au II<sup>ème</sup> siècle et se répandent au V<sup>ème</sup>. Les premiers chrétiens utilisent comme signe de reconnaissance le poisson, car en Grec l'ensemble des initiales des mots « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur » forme le mot « ἰχθύς » (ichthus), qui veut dire « poisson ». Au IV<sup>ème</sup> siècle, l'empereur Constantin, soutenu en cela activement par sa mère Hélène, prospecte la Palestine pour y trouver des traces de Jésus et fait dresser des croix sur le Golgotha et dans son propre palais. Plus tard, les mosaïques byzantines s'emparent du thème de la croix, mais sans représentation figurative. Puis apparaissent des croix sculptées portant aux extrémités du bras horizontal la lune et le soleil. C'est au IX<sup>ème</sup> siècle que l'agneau mystique s'ajoute aux représentations. A l'approche du millénaire, les croix se répandent, y compris en Occident. A partir du XII<sup>ème</sup> siècle, les influences orientales se font sentir en Europe de l'Ouest :

- Apparition du corps supplicié du Christ d'une part, de Marie portant l'enfant Jésus d'autre part, sur les faces du montant vertical de la croix, avec lune et soleil sur le montant horizontal. Voir par exemple ce qui est sans doute la plus vieille croix de Haute-Loire (début XIII<sup>ème</sup> siècle), au lieu-dit Cleysac, entre Malrevers et Rosières, c'est-à-dire entre Le Puy et Yssingaux. On trouve également une croix avec lune et soleil malheureusement peu visibles, car en partie cachés par une haie envahissante, au lieu-dit La Valette, près du hameau de La Chaize, tout près de Pélussin.

- Au Moyen Age encore, on hésite sur le sens qu'il faut donner au symbole de la Croix : Passion ou Résurrection ? Ainsi, dans l'étonnante petite église de la Trinité sur les pentes du Canigou, on trouve un Christ crucifié tout habillé.

Vers la fin du Moyen Age, la croix s'impose définitivement, d'autant qu'elle devient même fonctionnelle : croix des carrefours, des ponts, des places, des sommets, croix mémorielles...

Beaucoup ont aujourd'hui disparu :

- Certaines, au moment de la Révolution.

- Bien davantage au XVIème siècle, au cours des Guerres de religion, ou du fait des Protestants iconoclastes. Ainsi, il ne reste aucune croix antérieure au XVIème siècle dans l'espace cévenol pris au sens large, entre l'Aigoual et Annonay.

- Au XXème siècle, avec l'effacement de nombreux chemins ruraux, du fait des manœuvres maladroites d'engins agricoles de plus en plus gros, ou encore suite aux modifications du cadastre.

## **HISTORIQUE ET PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU CALVAIRE**

On ne sait rien du premier calvaire de Saint-Julien-Molin-Molette, sinon qu'il était situé plus haut et qu'il comportait seulement trois croix.

Le deuxième fut édifié à la fin de l'Ancien Régime (1786). La réalisation en fut menée tambour battant par le curé de l'époque, Henri Léorat de Picansel, 33ans, annonéen d'origine. Il travailla en symbiose avec son confrère de Lupé, André Oriol, originaire d'Eteize, hameau qui appartenait alors à la paroisse de Saint-Julien. Lupé et Saint-Julien eurent donc deux calvaires assez semblables.

Celui de Saint-Julien comportait 28 stations. Il partait du cimetière situé autour de l'église, grimpait par ce que nous appelons aujourd'hui la Montée des Anges, passait par les trois croix, situées au même emplacement que celles d'aujourd'hui, et redescendait par la Modure jusqu'à la grande porte de l'église.

C'était donc un assez long circuit, même si Monsieur le Curé Picansel, pensant aux personnes âgées ou handicapées, avait décidé que les trois croix seraient érigées plus bas, donc plus près du village que précédemment, au croisement de deux chemins. A noter que Monsieur Picansel avait voulu que le Chemin de croix rappelle à sa façon la disposition des Lieux Saints, à Jérusalem. Ainsi, le Mont des Oliviers étant situé au-delà du Cédron, la station qui lui était consacrée était sise dans ce qu'on appelait « le grand cimetière », c'est-à-dire approximativement sur l'emplacement de l'ancienne école publique, au-delà du Ternay donc.

De ce Chemin de croix, il ne reste aujourd'hui que deux niches de stations, dans le mur extérieur de l'église, en allant de la Place Bancel à la Place aux Six Fontaines. Les outrages du temps furent impitoyables pour ce calvaire, puisque selon l'abbé Rajat, alors curé à Saint-Julien, il n'en restait au début des années 1880 « que des traces, car il était tombé en ruines depuis longtemps. »

Originaire de Chalmazel, l'Abbé Rajat semble avoir été comme son prédécesseur l'Abbé Picansel un curé dynamique, un « curé de choc » comme on dit aujourd'hui. Dans

un contexte très particulier, la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'Abbé Rajat entend relever l'œuvre de son prédécesseur, mais en faisant du neuf et, sans le dire ouvertement, en faisant mieux que lui. Les croix seront donc érigées au même endroit que celles du calvaire précédent, mais deviendront le diadème sommital d'un lieu de culte à ciel ouvert, ordonné méticuleusement sur le terrain alentour, sorte d'écrin triangulaire qui peut rappeler la Trinité et dont le cœur, situé sur un axe allant de Joseph portant l'enfant Jésus jusqu'à Michel terrassant le dragon, est précisément le Sacré-Cœur de Jésus, autour duquel s'ordonnent également le Rosaire de Marie et la Passion de Jésus, séparés mais aussi entrelacés, puisque trois des quinze mystères du Rosaire, trois mystères glorieux, sont situés derrière les trois croix.

Les travaux furent rondement menés ; en effet, ils débutèrent en 1886 par la mise en place des croix, suivie de la construction du mur d'enceinte. Quand le calvaire fut béni, en 1887, par Monseigneur Déchelette, vicaire général du diocèse de Lyon, il s'offrait quasiment dans son état actuel, la principale différence étant bien sûr l'aspect des plantations qui sortaient tout juste de la pépinière. Il fut même inauguré très solennellement dès 1886 par Monseigneur Jourdan de la Passardière, évêque auxiliaire de Lyon, sans doute pour rappeler 1786, date du premier calvaire, mais aussi parce que l'Eglise venait de décider que la fête du Rosaire aurait lieu désormais en Octobre.

On pense que les statues en fonte, ainsi que les stations, également en fonte, du Chemin de croix, ont été réalisées par FABISCH, sculpteur lyonnais renommé à l'époque. N'a-t-il pas réalisé la statue officielle de Notre-Dame de Lourdes, et celle de Marie, placée au sommet de la chapelle de Fourvière ? Les rocailles étaient très à la mode à l'époque. On les utilisa pour la construction des soubassements des monuments consacrés à Lourdes et à La Salette et pour ceux de la chapelle souterraine Notre-Dame de la Pitié. On fit appel à un rocailleux professionnel lyonnais, FAVIER, qui a laissé son nom sur une petite plaque de marbre située en hauteur à l'entrée de la chapelle.

L'ensemble du calvaire, dont on peut dire qu'il fut réalisé en quatre ans, fut financé principalement par les Piraillons, des anonymes pour certains (par exemple « les hommes et les jeunes gens de la commune »), mais surtout par des donateurs précis, plus ou moins aisés, dont les noms, plus ou moins connus, sont inscrits en grosses lettres. Ainsi, la Croix principale a été financée par le Vicomte de Monterno, propriétaire du domaine de La Condamine, son épouse finançant la statue du Sacré-Cœur de Jésus. Autre exemple : Saint-Michel terrassant le Dragon a été financé par la famille Perrier, dont le chef, Jean-Claude, manufacturier possédant les usines de moulinage de la soie du même nom, fut également Maire de 1870 à 1892, et même Conseiller Général. On rapporte d'autre part que les filles de la Congrégation de Marie « apportaient de la terre avec des paniers pour recouvrir la roche trop aride et permettre des plantations », détail qui peut faire penser à *La Montagne*, chanson de Jean Ferrat, mais aussi à la Chine maoïste des années 1950, époque où on construisait de gigantesques barrages sur les fleuves avec les mêmes procédés, mais avec des moyens humains évidemment autrement plus importants !

Caractéristique de l'art religieux français de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (Cf. Lourdes, Fourvière, le Sacré-Cœur de Paris...), ce calvaire suscite l'adhésion enthousiaste de certains, une réaction de rejet violente chez d'autres, un sentiment étrange et mitigé chez beaucoup : la statuaire, de style sulpicien, est peu inspirée, les rocailles sont tout sauf naturelles ; mais le parc ombragé est charmant et offre

d'agréables perspectives sur le bourg et les environs. On est d'ailleurs en droit de supposer que l'Abbé RAJAT a voulu ce parc autant pour des raisons esthétiques que théologiques : le jardin n'est-il pas une préfiguration du Paradis ?

Preuve que la sculpture est parfaitement stéréotypée : comme les restaurations du calvaire de 1985 et de 2015 ont recouvert de peinture blanche les statues et effacé par la même occasion le nom des personnages et celui des donateurs, il est franchement impossible au visiteur honnête de dire qui des deux saints entourant le Sacré-Cœur de Jésus est François-Régis, qui est François-Xavier. On dirait des jumeaux ! Ils ont même un air de famille avec François d'Assise qui veille près de la porte donnant sur la montée du calvaire, et également avec Joseph au centre du mur inférieur.

Au passage, on remarquera les boutons sur le haut de leur soutane, serrés et bien visibles, au nombre de 33, comme il était d'usage pour toute soutane, afin de rappeler le nombre des années vécues par Jésus selon la tradition. Ainsi le prêtre pense-t-il à Jésus deux fois par jour, en endossant puis en quittant sa soutane !

Véritable Bible illustrée, le calvaire est aussi un témoignage précieux sur ce que fut l'époque de sa conception et de sa construction : la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.

## LE CALVAIRE ET SON TEMPS

L'équipe de l'Abbé Fouillat écrit fort justement dans sa brochure (Cf. Bibliographie) : « Le contexte religieux, dans l'ensemble de la France, c'était une Eglise missionnaire, bien plus que nous l'imaginons. C'était le temps où, par milliers, des religieuses et des prêtres français allaient brûler leur vie en Afrique et en Asie : le calvaire aura donc tout naturellement sa statue de Saint-François-Xavier. C'était aussi la grande époque des missions dans les paroisses... On n'oubliera pas de placer une statue de Saint-François-Régis, l'apôtre de la région, très populaire ici. » Il convient de rappeler que l'Abbé Chaland, qui fut vicaire au village de 1844 à 1851, écrit dans *Les Mémoires de St Julien* : « Saint-François-Régis, dans ses courses apostoliques, vint y distribuer le pain de vie et y répandre la bonne odeur de ses vertus et de ses exemples. » (L'expression « être en odeur de sainteté » vient du fait qu'on croyait que le cadavre d'un saint n'empestait pas la charogne, mais exhalait de suaves parfums !)

François-Xavier et François-Régis étaient tous les deux des Jésuites. La Compagnie de Jésus, créée au XVI<sup>ème</sup> siècle par l'Espagnol Ignace de Loyola, était une réponse musclée au protestantisme, une des pièces majeures de ce qu'on a appelé la Contre-Réforme. François-Xavier (1506-1552) est parti sur l'un de ces navires portugais qui allaient en Asie chercher des matières premières et conquérir des territoires, tandis que François-Régis (1597-1640) est parti du Puy à l'assaut du bastion protestant établi aux confins du Velay et du Vivarais. On se doit d'ajouter que les choses sont rarement blanches ou noires, mais le plus souvent d'une des innombrables nuances du gris, et que les Jésuites, qui ont souvent eu une réputation détestable, ont par ailleurs joué un rôle considéré comme très positif. Par exemple, ils ont participé à l'entreprise de colonisation menée par la France, mais ils ont aussi été des éducateurs qui ont formé bon nombre de

leaders indépendantistes. Dans la biographie de Fidel Castro, écrite sous forme d'interview par Ignacio Ramonet, ancien directeur du Monde Diplomatique, il est étonnant de lire l'hommage chaleureux et appuyé que Fidel Castro rend aux maîtres Jésuites qu'il a eus dans sa jeunesse et qu'il loue, en raison de leur remarquable sens de l'organisation – qualité utile à un révolutionnaire – et de l'excellence de leur enseignement.

Au nombre des missionnaires, on compte aussi Dominique (1170-1221) dont les talents de prédicateur n'ont converti que très peu de Cathares et de Vaudois, et qui a rapidement laissé ses Frères Prêcheurs officier dans l'Inquisition, autrement plus expéditive. « Robe de bure et froc d'inquisiteur n'iront à Dieu avec la haine au cœur » a écrit à leur sujet le troubadour Guilhem Montanhagol. Quant au roi Louis IX, dit Saint-Louis (1214-1270), il n'est pas seulement le bon roi rendant la justice sous son chêne et le constructeur de la Sainte-Chapelle. Il poursuivit et termina la Croisade contre les Cathares et les Vaudois, dite Croisade des Albigeois, commencée sous le règne de son grand-père Philippe-Auguste et continuée sous celui de son père Louis VIII, et restée célèbre à cause notamment de deux épisodes particulièrement violents : le massacre dans la cathédrale de Béziers (1209), et le bûcher de Montségur (1244). Il n'est évidemment pas responsable du massacre commis dans la cathédrale Saint-Nazaire à Béziers, où Cathares et Catholiques Biterrois s'étant indistinctement réfugiés, le chef des troupes royales donna l'ordre resté célèbre : « Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens ! » Mais c'est bien sous son règne en 1233 que le pape Grégoire IX consacre définitivement l'Inquisition, et décide d'en confier la responsabilité aux Dominicains qui, l'année suivante, exhumeront du cimetière d'Albi les restes des hérétiques... C'est bien sous son règne enfin (1244), que fut allumé le bûcher de Montségur. Quelques décennies plus tard, le dominicain Thomas d'Aquin justifiera théologiquement dans sa *Somme* la mise à mort des hérétiques et portera ainsi au rayonnement de l'Eglise un coup terrible, dont elle ne s'est jamais vraiment remise.

Louis IX a personnellement combattu les Infidèles, puisqu'il a participé à la 7ème Croisade (1248-1253) où il fut battu près du Caire, puis à la 8ème qu'il ne termina pas, puisqu'il est mort de la peste près de Tunis en 1270.

Outre François-Xavier, François-Régis et Dominique, le dernier missionnaire présent dans cet enclos, indiscutablement le plus étonnant, est François d'Assise (1182-1226). Fils d'un riche marchand drapier, François était immensément riche. Il vécut tout d'abord une jeunesse dorée et sans doute quelque peu dissolue, ce qui ne l'empêcha pas, comme tout bon et jeune chevalier qui se respecte, d'aller ferrailer contre les Infidèles en Espagne, encore en partie musulmane, et en Egypte. Mais il fut touché par la Grâce, et eut même paraît-il une vision du Christ, ce qui fit qu'un beau jour de 1208, devant les bourgeois et les nobles ébahis et médusés, il se mit tout nu sur la grande place d'Assise. Pour montrer qu'il ne se révoltait pas contre l'Eglise, il prit soin de se couvrir du manteau de l'évêque et commença de mener une vie d'ascète. N'hésitant pas à utiliser la force, mais conscient qu'elle seule ne pourrait venir à bout des hérésies qui se propageaient dans tout le sud de l'Europe à cause notamment de la corruption qui gangrenait l'Eglise, le pape décida d'encourager à prêcher ce jeune homme, qui n'était pas prêtre mais avait fait vœu de pauvreté. Les conversations avec les oiseaux sont emblématiques de sa vie ascétique. Il devint célèbre, et à sa mort, beaucoup le considéraient comme un saint, voire comme un nouveau messie. La papauté, bien

embarrassée par ce personnage devenu pour elle inquiétant, chercha à neutraliser son souvenir en construisant à Assise une basilique où on accumula les richesses.

« Jésus annonçait le Royaume et c'est l'Eglise qui est venue ! » écrit l'Abbé Loisy, un théologien catholique qui voulut étudier les origines du christianisme à la lumière de la science et fut de ce fait excommunié en 1908 !

Mettant en valeur ses propres missionnaires, l'Eglise du XIX<sup>ème</sup> siècle ne pouvait que se réjouir de l'œuvre colonisatrice (on disait à l'époque « civilisatrice ») de la III<sup>ème</sup> République. Mais elle détestait aussi cette III<sup>ème</sup> République qui mettait en avant la liberté de penser, la « libre pensée ». Gambetta, Jules Ferry, Clémenceau sont pour elle des hommes qui sentent le soufre. Jules Ferry, par exemple, est admiré, car ses conquêtes coloniales permettent le rayonnement de la France et du catholicisme, même si certains dans les rangs de la droite la plus nationaliste le surnomment avec rage « le Tonkinois », car ses expéditions lointaines empêchent les Français d'avoir les yeux rivés sur « la ligne bleue des Vosges ». Mais Jules Ferry est également haï, car s'il est un des pères de la colonisation, il est aussi un des pères de l'enseignement laïc.

Dans les milieux catholiques traditionnels, encore très importants et influents à cette époque, on regrette l'Ancien Régime, dont on espère le retour et on déteste la République, qu'on surnomme avec haine et mépris « la gueuse ». Eriger une statue de Louis IX dans l'enceinte de ce calvaire n'a assurément rien d'innocent et peut même être considéré comme une provocation délibérée, car c'est le moment où le général Boulanger, alors à son zénith, est à deux doigts de faire un coup d'état. L'Abbé Rajat a néanmoins raison d'écrire dans son livre que Louis IX, c'est « l'Autorité chrétienne », le mot autorité écrit avec un A majuscule. C'est l'époque où, depuis son grand-père Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel, son petit-fils, les rois de France musèlent les grands féodaux. Louis IX entend exercer pleinement le pouvoir que Dieu lui a confié lorsqu'il a été sacré à Reims. Même s'il manifeste du respect pour le pape, ce que ne fera pas son successeur Philippe le Bel, il entend ne s'agenouiller que devant la Croix.

Toujours dans la même veine, on se doit de parler enfin du Sacré-Cœur de Jésus, qui est au centre du calvaire. L'origine de ce culte, qui a pour but d'honorer l'amour de Jésus pour les hommes, remonte au XVII<sup>ème</sup> siècle. Une reli-gieuse de Paray-le-Monial, Marguerite-Marie Alacoque, a trois visions du Christ, au cours desquelles elle reçoit la mission de répandre la dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus, et de faire instituer une fête en son honneur. Mais jusqu'à la Révolution, ce culte végète ; c'est alors que les Royalistes, les Chouans vendéens par exemple, en font un de leurs signes de ralliement, leur « logo » comme on dirait aujourd'hui. Sous la Restauration, ensuite, ce culte se développe. Il sera officiellement célébré pour la première fois en 1865. A Saint-Julien-Molin-Molette, c'est en 1890 qu'on consacre le calvaire et la paroisse tout entière au Sacré-Cœur de Jésus.

Mais la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle voit l'exode rural s'amplifier, tandis que le prolétariat se développe et se déchristianise. Du fait du développement de l'industrie de la soie (le lecteur pourra utilement sur ces questions se reporter à l'excellent ouvrage collectif paru en 2013 chez Jean-Pierre Huguet éditeur : *St Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile*), Saint-Julien comptera 1767 habitants en 1886, et connaîtra son pic démographique en 1906 avec 2531 habitants. Comme partout en Europe, il s'agit de garder ces nouvelles classes sociales dans le giron de l'Eglise. C'est donc tout naturellement que l'Abbé Rajat écrit dans son ouvrage déjà cité : « Placé en

vue des ateliers de soierie où travaille habituellement la majeure partie de la population, le Calvaire apparaît comme un grand tableau religieux appendu au flanc de la colline, et constamment exposé aux regards des ouvriers et des ouvrières des fabriques. » La plaque de marbre placée au centre du mur inférieur de ce calvaire rappelle qu'il fut édifié durant le pontificat de Léon XIII, lequel, dans son encyclique *Rerum Novarum* de 1891, a condamné le capitalisme échevelé aussi bien que le marxisme, et défini ce qu'on appellera désormais « la doctrine sociale de l'Église », et que les marxistes et les anarchistes appelleront eux « la collaboration de classe ». Il y avait urgence : la CGT sera créée en 1895 et il faudra attendre 1919 pour que soit créée la CFTC, d'abord Confédération Française des Travailleurs Catholiques, avant de devenir quelques années plus tard celle des Travailleurs Chrétiens, et même, pour s'adapter aux temps nouveaux, se déconfessionnaliser majoritairement pour devenir la CFDT. Or, quasiment contemporain de l'achèvement du calvaire et de la publication de l'encyclique papale, tout près d'ici, à Saint-Etienne, se tenait le premier congrès de la Fédération Nationale des Bourses du Travail, d'inspiration anarchisante. Placées sous le signe de la solidarité, les Bourses du Travail étaient non seulement le siège social des syndicats, mais encore des centres de formation professionnelle, des bibliothèques, des bureaux d'aide juridique. En cas de grève, les ouvriers pouvaient bénéficier de l'aide de la caisse de secours, voire d'une soupe communiste. Ceux qui parcouraient la France à la recherche d'un emploi recevaient de leur syndicat un livret leur donnant droit à un « viaticum », c'est-à-dire à un pécule de voyage versé par la Bourse de la ville où ils passaient. Trois ans plus tard, cette Fédération Nationale des Bourses du Travail fusionnait avec la Fédération Nationale des Syndicats, d'inspiration guediste, c'est-à-dire marxiste. C'était à Limoges, en 1895, la CGT était née. On y reviendra plus loin, mais on a quelques raisons de penser que les Pirailons entendaient parler de ces événements nationaux.

Ce n'est donc pas un hasard si le XIX<sup>ème</sup> siècle voit l'apothéose du culte marial : Marie est la figure de la mère, douce, apaisante. Elle ouvre les bras pour accueillir ses enfants et les consoler, elle joint les mains afin de prier pour eux. Voilà donc Marie soudain prise d'une frénésie d'apparitions : la Salette en 1846, Lourdes en 1850, et encore, au Portugal, Fatima, en 1917. Non loin d'ici, elle apparaît en hiver, près de Saint-Chamond, à Valfleury, parmi des genêts d'or. Au Puy, on lui élève une statue géante sur le Rocher Corneille (avec la fonte des canons pris à Sébastopol, transformés à Givors dans les Etablissements Prénat). Le dogme de l'Immaculée Conception, qui affirme que Marie est protégée de toute souillure, est proclamé en 1854. Quant à l'Assomption, notion apparue seulement au VI<sup>ème</sup> siècle, elle est restée marginale jusqu'à la Contre-Réforme. Elle aussi se développe tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle pour devenir à son tour un dogme en 1950, sous le pontificat de Pie XII. Dans les Evangiles, il faut le rappeler, les références à Marie sont extrêmement rares et discrètes. C'est seulement lors du deuxième Concile de Constantinople, en 553, que sa virginité est affirmée, mais il faudra attendre la fin du XII<sup>ème</sup> siècle pour que le culte marial commence à prendre son essor. Aux trois grands mystères classiques - celui de la Sainte-Trinité, celui de l'Incarnation, celui de la Rédemption - Dominique et son ordre vont ajouter les mystères de la vie de la Vierge, qui sont au nombre de quinze, classés en trois catégories : cinq mystères joyeux, cinq mystères douloureux, cinq mystères glorieux. Le chrétien doit donc réciter des Ave Maria et méditer sur les mystères de la vie de la Vierge, tout en égrenant un grand chapelet composé de quinze dizaines de petits grains, qui séparent des grains un peu plus gros formant comme une couronne symbole de roses mystiques, d'où vient le nom de « rosaire ».



C'est en 1886 précisément, année de la construction de ce calvaire, que le mois d'Octobre a été déclaré « mois du Rosaire », et c'est en 1898 que le pape Léon XIII - dont le nom est gravé sur un marbre du calvaire - a codifié les règles de la Confrérie du Rosaire.

Si l'Eglise met en avant le culte de Marie pour lutter contre la déchristianisation, elle le fait aussi pour lutter contre le protestantisme qui entend lui tailler des croupières, notamment dans l'espace germanique.

Quelques précisions, à ce sujet.

Le XIXème siècle a vu la Prusse protestante réaliser l'unité allemande aux dépens de l'Empire austro-hongrois catholique. Mais même après 1870, l'unité allemande reste à établir, trop fragile encore : l'Empire allemand est une confédération de principautés souveraines, où les états membres continuent de posséder leurs propres constitutions et d'échanger des ambassadeurs. Cependant, au-delà des apparences, la Prusse avait dans cet ensemble un poids considérable, de par l'importance de sa population et de son économie : son roi était par exemple le commandant suprême de l'armée impériale. Pour le chancelier Bismarck, il s'agissait de réduire les bastions d'opposition, c'est-à-dire les milieux libéraux ou socialistes, mais surtout d'abaisser les états catholiques comme la Bavière, le Wurtemberg, le Bade, la Hesse, auxquels il fallait ajouter la partie occidentale de la Pologne occupée, sans oublier les catholiques disséminés sur l'ensemble du territoire allemand. Bismarck, qui ne cachait pas son mépris pour le papisme, va lancer ce qu'on appelle le « kulturkampf », c'est-à-dire le combat des cultures, qui aura malheureusement, outre ses conséquences immédiates, une longue et terrible postérité, avec notamment sa résurgence à l'époque nazie (sous la houlette à ce moment de l'autrichien Hitler) à tel point que les Alliés vainqueurs en 1945 vont dissoudre la Prusse, à laquelle succèdera l'ancien Brandebourg ! Dans la Prusse du XIXème siècle, c'est-à-dire toute l'Allemagne du Nord, Bismarck va prendre une série de mesures comme l'exil ou l'emprisonnement d'évêques, la destitution de curés, l'interdiction de journaux catholiques, la dissolution d'ordres religieux. On alla même jusqu'à l'interdiction des mariages entre catholiques et protestants ! Mais le « kulturkampf » se révéla assez rapidement un échec, car il heurtait non seulement les catholiques, mais aussi les autres forces d'opposition, y compris prussiennes. Il inquiéta néanmoins la papauté, qui vit apparaître, même s'il était très minoritaire, le mouvement des « Vieux Catholiques » qui refusaient le dogme de l'infaillibilité pontificale adopté en 1870 par le concile Vatican I. En effet, la papauté, qui venait de perdre sa puissance temporelle en 1861 avec la réalisation de l'unité italienne et donc la suppression des Etats Pontificaux, s'était enfermée au Vatican et avait proclamé son chef « infaillible » !

## PÉRÉGRINATIONS

Il convient, en faisant la visite du calvaire, de se souvenir que le Nouveau Testament compte 27 livres, que ce nombre était plus ou moins déterminé dès le II<sup>ème</sup> siècle, mais qu'il n'a été officiellement fixé qu'au Concile de Trente, en 1545, en Italie. On compte à peu près autant d'autres livres non reconnus et appelés « apocryphes » dont plusieurs évangiles. A tout cela s'ajoute la tradition, ce qui a été entériné par l'usage et les siècles. Gardons cela en tête afin de rester vigilants tout au long de notre visite.

La partie supérieure du calvaire est essentiellement consacrée au Chemin de croix, la partie inférieure au Rosaire, avec ses trois catégories de mystères (joyeux, douloureux et glorieux, voir supra), chacune en comptant cinq. La religion catholique distingue en outre trois grands mystères : le mystère de la Sainte-Trinité, le mystère de la Rédemption, le mystère de l'Incarnation. Or, quand on pénètre dans le calvaire, la première sculpture que l'on voit représente un ange posant sa main gauche sur l'épaule d'un enfant, tandis que de sa main droite levée, il lui montre les trois croix. Cela fait bien sûr référence à une des phrases les plus célèbres des Evangiles : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ajoutons que la tradition chrétienne attribue un ange gardien à chaque être humain, alors que l'Islam, beaucoup plus progressiste sur ce point du droit du travail, lui en accorde deux : un pour le jour, un pour la nuit.

Question fort débattue : les anges ont-ils un sexe ? Oui, si l'on en croit la Genèse (6) : « Lorsque les hommes commencèrent d'être nombreux sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu trouvèrent que les filles des hommes leur convenaient et ils prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut. »

La présence permanente d'un ange gardien auprès de leurs épouses, n'est-elle donc pas de nature à troubler, encore de nos jours, la quiétude des croyants mâles ?

### I – LE CHEMIN DE CROIX

Rien, dans les Evangiles, ne permet de justifier le nombre de 14 stations. C'est donc une tradition, mais qui peut s'expliquer. 14 est un nombre sacré, d'abord, parce qu'il est le double de 7, qui est un autre nombre sacré. Ensuite, parce qu'en reprenant la tradition hébraïque, Matthieu ouvre son évangile en établissant la généalogie de Jésus : il compte 14 générations depuis Abraham jusqu'à David, autant depuis David jusqu'à la destruction du premier Temple et la captivité à Babylone, autant encore entre celle-ci et Jésus. Cette généalogie est du reste fautive, entre autres parce qu'elle aboutit à Joseph, et non pas à Marie !

Quelques stations seulement correspondent effectivement à ce qui est écrit dans les Evangiles :

- Jésus devant Pilate (1<sup>ère</sup> station)
- Simon de Cyrène aidant Jésus à porter sa croix (5<sup>ème</sup> station)
- la tunique de Jésus jouée aux dés par les soldats romains (13<sup>ème</sup>).

Pour les autres, c'est beaucoup plus confus, aléatoire, ou pour le moins imaginé, même s'il s'agit de scènes vraisemblables. Si les quatre évangélistes mentionnent la présence de femmes au sommet du Golgotha, seul Luc mentionne vaguement des femmes qui suivaient Jésus, « se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. » (Luc 23-27) Quant à Jean, il est le seul à mentionner Marie au pied de la croix (12ème station), ce qui permet au disciple dit « le plus proche de Jésus » de se donner le beau rôle. On ne lui reprochera pas cette vanité, car elle est à l'origine de nombreux et magnifiques « Stabat mater » en musique et, par ricochet, de non moins magnifiques et nombreuses « Pieta » en sculpture. Les autres stations (par exemple Jésus qui tombe) sont vraisemblables, mais ne figurent explicitement dans aucun Evangile. Et que dire de celle (la 6ème) où Véronique essuie le visage de Jésus, sinon qu'elle permet à une église bien connue de Rome de conserver la « vera icon », la vraie icône, appelée le « Voile de Véronique »...

**1) Jésus devant Pilate :** Après la nuit au Jardin des Oliviers, Jésus est arrêté. Les grands prêtres du Temple qui ont décidé de le faire mourir le livrent au gouverneur Pilate dont la présence en Palestine est historiquement attestée. Mais à part les Evangiles, aucun autre texte connu ne mentionne par exemple l'éclipse de soleil qui aurait eu lieu après le dernier soupir de Jésus sur la croix.

Une légende célèbre et vivace dans nos contrées veut que Pilate, nommé à Vienne après avoir gouverné la Palestine, ait été pris de remords et soit monté se noyer dans la mare qui donnait naissance au Gier. Outre que cette légende, racontée avec bien des variantes, ne repose sur rien, certains chercheurs expliquent l'origine du nom Pilat en remontant aux langues pré-celtiques : Pilat voudrait dire « montagne pelée », ou « vaste montagne », ou « montagne élevée. »

**2) Un graveur qui s'emmêle les burins :** On remarquera avec amusement que le graveur qui a numéroté les stations devait être fâché avec les chiffres romains, puisqu'il met le VI à la place du IV et que son VII, écrit IIV, devient de fait un III ! Mais à tout péché miséricorde, d'autant que le calvaire est postérieur de quelques années seulement à l'institution de l'Ecole Primaire obligatoire, et que, même si, avant celle-ci il existait déjà des écoles, souvent les enfants y allaient bien peu. On ne peut d'ailleurs pas exclure l'hypothèse qu'on n'ait là que le résultat d'une erreur technique, commise au moment du moulage des panneaux.

**3) Les trois croix :** Les larrons ne sont pas mentionnés chez Jean, tout juste évoqués chez Matthieu et chez Marc. Seul, Luc en fait d'authentiques personnages, avec une grande efficacité apostolique, et un sens très sûr de la mise en scène : l'opposition du bien et du mal génère toujours une charge émotionnelle certaine.

Comment ne pas s'étonner par ailleurs de l'absence de croix destinées au supplice des apôtres, quand on sait que les Romains avaient coutume de réprimer impitoyablement tout mouvement de révolte ? Jésus devait sembler tout à fait inoffensif à Pilate, ce qui est conforme à la sorte d'indifférence qu'il manifeste quand les grands prêtres l'amènent devant lui. Se laver les mains revient donc clairement pour lui à dire : « Faites ce que vous voudrez de cet illuminé. »

**4) La Résurrection :** C'est une notion qui apparaît tardivement, seulement au IIème siècle, à l'époque de la révolte des Macchabées : c'est la récompense promise aux

Juifs qui n'ont pas renié Yavhé. Mais c'est une croyance qui reste très marginale et bon nombre d'obédiences juives, les Saducéens notamment, la rejettent catégoriquement.

Quand Jésus apparaît à ses apôtres, il mange, boit, comme pour montrer qu'il n'est pas un fantôme. Il fait aussi référence aux Ecritures quand il rencontre les pèlerins d'Emmaüs. Luc écrit (22-27) : « O cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ endurât ses souffrances pour entrer dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta toutes les écritures qui le concernaient. »

On est au tout début de ce qui n'est pas encore le christianisme. Ceux qu'on va appeler par la suite les judéo-chrétiens croient, quand Jésus parle du royaume de Dieu, qu'il parle de la libération du peuple juif, thème qui sera bientôt repris dans l'Apocalypse. Jésus lui-même ne l'annonçait-il pas par exemple dans Marc (13-30) : « En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas sans que tout cela ne soit arrivé. »

**5) L'Ascension** : Dans beaucoup de religions, les dieux sont des sortes de gens du voyage qui passent une bonne partie de leur temps à faire des allers-retours entre le ciel et la terre. Jupiter-Zeus est bien sûr le champion incontesté de ce nomadisme vertical. Mais tous ses enfants sont capables également d'une grande mobilité, et voyagent abondamment entre l'Olympe et la Terre, certains à leur corps défendant comme le malheureux Vulcain-Héphaïstos que sa mère Junon-Héra fit rouler en bas de l'Olympe, horrifiée par sa laideur, avant qu'il ne réussisse à y remonter.

Dans l'Ancien Testament, on compte deux ascensions. Tout d'abord, mentionnée dans la Genèse, celle d'Enoch, père de Mathusalem, arrière-grand-père de Noé : « Puis il disparut, car Dieu l'enleva. » (Gn V-21) Mais il y eut aussi celle d'Elie, monté au ciel dans un chariot de feu attelé à des chevaux enflammés. Après Jésus, sa mère Marie montera elle aussi au ciel, on y reviendra. Plus tard, Gabriel apportera à Mahomet une jument ailée pour lui permettre de remonter au ciel.

Quant à Bouddha, il devait avoir des jarrets d'acier après avoir passé sa vie à sillonner l'Inde : il prit donc un escalier pour faire la grimpe.

**6) La Pentecôte** : Après le baptême de Jésus administré par Jean, c'est la deuxième apparition de l'Esprit Saint, mais ici sous l'aspect de langues de feu. On parle, ou au moins on comprend d'autres langues. C'est en quelque sorte l'abolition momentanée de la malédiction consécutive à la destruction de la Tour de Babel. (Gn 11)

**7) L'Apocalypse** : L'Apocalypse est un des Livres les plus célèbres de la Bible, même s'il n'est pas forcément lu. Le mot « apocalypse » lui-même est accommodé aujourd'hui à toutes les sauces, et a pris le sens de catastrophe majeure, de fin du monde. Mais le Livre annonce en fait la « Parousie », c'est-à-dire le retour glorieux de Jésus. Il visait à remonter le moral des premiers chrétiens, à les reconforter et à leur rendre l'espoir malgré l'accumulation des malheurs, les persécutions par exemple. Ce Livre, qui ne fait que reprendre le Livre de Daniel dans l'Ancien Testament, est un violent pamphlet contre la nouvelle Babylone, c'est-à-dire Rome, coupable de tous les maux. N'ayant pas été écrit par un apôtre, et étant plus juif que chrétien, il ne devrait pas figurer parmi les Livres canoniques où il n'a d'ailleurs été admis que tardivement (au IVème siècle) et avec beaucoup de réticences. Il détonne dans le Nouveau Testament, où

on est en général plutôt conciliant avec Rome, partant du principe : « Il faut rendre à César ce qui est à César. »

Le Diable est pratiquement absent de l'Ancien Testament, tout au moins jusqu'au II<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. C'est le serpent qui, dans la Genèse, pousse Adam et Eve à désobéir. Mais le serpent peut aussi être bénéfique, puisque dans le Livre de l'Exode, le bâton d'Aaron, frère de Moïse, se transforme en serpent et assure ainsi le triomphe d'Aaron sur les magiciens égyptiens. Toujours dans la Genèse, il n'y a ni serpent ni Diable lorsque Caïn tue son frère Abel, et seule la mauvaise conduite des hommes explique le Déluge. « Yavhé vit que la méchanceté de l'homme était grande et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yavhé se repentit d'avoir fait l'homme sur la Terre. » (Gn VI 5-6) Devenu important pour les Juifs un peu avant notre ère, le Diable est très présent dans le Nouveau Testament où Jésus expulse de nombreux démons. L'Apocalypse, où il figure à la fois sous le nom de Serpent, de Diable et de Bête, va lui assurer une renommée internationale et éternelle, même s'il est vaincu par l'archange Saint-Michel. Il prendra aussi le nom d'Antéchrist, « celui qui règne sur le monde », « celui qui vient avant le Christ », et on l'identifiera successivement à tel ou tel pape, à Napoléon, Hitler, Staline, Saddam Hussein, la liste n'étant bien sûr ni exhaustive, ni close.

**8) Jean le Baptiste :** Dans l'Apocalypse, il y a deux animaux symboliques qui s'opposent. Il y a bien sûr le dragon, dont nous venons de parler, mais il y a aussi l'agneau, en référence à celui que les Juifs sacrifient à l'occasion de leur Pâque. Pour les chrétiens, l'agneau symbolise le Christ.

Comme l'ange situé symétriquement en face de lui, près de l'autre porte du calvaire, Jean le Baptiste est représenté montrant la croix de la Passion et celle de la Rédemption. On sait que dans les décennies qui précèdent ou qui suivent le début de notre ère, il y eut un grand nombre de prophètes juifs qui sillonnaient la Palestine, en annonçant des temps nouveaux. Il y eut un autre Jésus que notre Jésus de Nazareth, il y eut aussi Jean le Baptiste.

**9) La chapelle Notre-Dame de la Pitié :** C'est la partie du calvaire dont l'Abbé Rajat était le plus fier. Il pensait d'ailleurs pour ainsi dire en faire la seconde église de St Julien, une église où le culte serait célébré à ciel ouvert. L'endroit est en conséquence organisé comme une église, avec un chœur, la grotte souterraine pourvue d'un petit autel, une nef centrale, la grande allée plane qui conduit à la grotte, des bas-côtés, où, comme dans beaucoup d'églises, on trouve un Chemin de croix. Des messes et des cérémonies y sont célébrées encore de nos jours, mais à une fréquence très inférieure à celle qu'espérait l'Abbé Rajat.

Pourquoi Notre-Dame de la Pitié ? Bien évidemment parce qu'on y trouve une Pieta, mot qui veut dire « pitié » en latin. Cette scène n'est mentionnée dans aucun texte canonique et fait partie de ces scènes imaginées mais vraisemblables dont nous avons parlé précédemment. Il s'agit d'un thème artistique qui a pris corps en Europe avec le développement du culte marial à la charnière du XII<sup>ème</sup> et du XIII<sup>ème</sup> siècle. La Pieta la plus célèbre de toutes est évidemment celle de Michel-Ange, à Rome, dont s'inspire celle-ci, mais en inversant la position du corps de Jésus.

## II - LE ROSAIRE

La présence de Dominique à l'orée de ce parcours ne doit rien au hasard puisque nous avons vu que Dominique est l'inventeur du « Rosaire ». Un très long chapelet pend à sa ceinture.

### 1) Les cinq mystères joyeux :

**A) L'Annonciation :** Encore une fois, on ne trouve pas trace de ce thème dans les Evangiles de Marc ou de Jean. C'est dans ceux de Luc et de Matthieu que l'on voit l'archange Gabriel, rendre visite à Marie conformément à la tradition, et lui parler de la naissance future d'un « Emmanuel », ce qui veut dire « Dieu est avec nous ». Mais Gabriel, sans être un révolté comme Satan (alias Lucifer ou Belzébuth), est sans doute un esprit frondeur, puisqu'il ordonne à Marie (Luc I – 31) d'appeler son fils « Jésus », ce qui veut dire « sauveur ». Cela sentait l'hérésie, et annonce - c'est le cas de le dire - l'apostasie ultérieure de Gabriel qui, véritable Talleyrand avant l'heure, après avoir servi le dieu des Juifs, puis le dieu des Chrétiens, s'est finalement mis au service d'Allah. C'est lui en effet qui dicta le Coran à Mahomet, poussant même la sollicitude jusqu'à protéger avec ses ailes le Prophète des ardeurs du soleil.

A l'arrière-plan du panneau de l'Annonciation, on remarque la présence anachronique mais symbolique de feuilles de vigne, évocation du discours d'adieu de Jésus à ses apôtres, discours dans lequel il compare son père au vigneron et se compare à la vigne véritable. On remarque également que sur ce panneau de l'Annonciation figure le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, dont la Bible (Matthieu III – 16 et Luc III – 21) place pourtant l'apparition au moment du baptême de Jésus par Jean. Il convient d'ajouter que cette intervention du Saint-Esprit sous l'apparence d'un volatile rappelle irrésistiblement la métamorphose de Zeus prenant la forme d'un cygne pour « engrosser » Léda. Une différence importante néanmoins : le dieu des Grecs était infiniment plus performant que le dieu des Chrétiens, puisqu'on lui reconnaît une bonne trentaine de fils dont les plus fameux sont Arès (Mars), Apollon, Dionysos (Bacchus), Hermès (Mercure), et des filles aussi prestigieuses qu'Athéna (Minerve) pour n'en citer qu'une. Cette parenté troublante avec le paganisme éclaire peut-être l'étonnant ensemble que l'on trouve dans l'église romane de la Trinité située sur les premiers contreforts du Canigou dans les Pyrénées Orientales. Alors que Dieu le Père et Jésus figurent sous leur aspect conventionnel, le Saint-Esprit est représenté sous l'aspect d'un beau et séduisant jeune homme. On comprend ainsi mieux que Marie n'ait pas dérobé sa chair aux assauts divins, mais cette représentation pour le moins curieuse (et très rare) sent quelque peu l'hérésie. Souvenons-nous à ce propos que le Canigou est situé dans un espace profondément labouré par les hérésies vaudoise et cathare et qu'au Vème siècle encore, l'arianisme, pour qui Jésus n'était qu'un homme, fut à deux doigts de l'emporter au sein de l'Eglise.

**B) La Visitation :** Marie a une cousine, Elisabeth. Celle-ci est stérile et déjà avancée en âge, ainsi que son mari Zacharie, grand-prêtre du Temple. Quand Gabriel annonce à Marie qu'elle enfantera, celle-ci rend visite à sa cousine, laquelle se trouve au même moment miraculeusement enceinte (« dans sa vieillesse, car rien n'est impossible

à Dieu ») et lui révèle alors qu'elle aussi porte un « fruit » depuis six mois, grâce à une intervention divine. Or, Jésus proclamant à plusieurs reprises qu'il vient pour « accomplir la Loi », il faut constamment mettre en relation le Nouveau Testament avec l'Ancien, ici, rapprocher la Visitation de la tardive paternité d'Abraham : à 90 ans, il engendre Ismaël, grâce à la collaboration de sa servante Agar, puis à 100 ans, il devient père d'Isaac, ayant engrossé sa femme Sarah (90 ans) grâce à une intervention divine. Quoi qu'on pense par ailleurs de ces questions de société, on ne peut s'empêcher de se dire qu'un certain nombre d'adeptes des trois grandes religions du Livre feraient bien de relire leurs classiques avant de participer aux « Manifs pour tous », la procréation médicalement assistée ne faisant finalement que se substituer à la procréation divinement assistée !

**C) Noël :** Il a été dit et écrit tellement de choses sur cette fête qu'on ne s'y attardera pas, sinon pour rappeler rapidement qu'elle a pris une importance considérable, tellement considérable qu'elle fait même de l'ombre à Pâques, parce qu'elle s'est substituée à de vieux mythes païens liés au solstice d'hiver. Ajoutons cependant que si montrer l'enfant Jésus dans sa crèche est tout à fait banal, les représentations de Marie enceinte sont extrêmement rares (c'est pourtant le cas avec la Vierge allongée, main sur le ventre, dite « Vierge parturiente », de la basilique Saint-Julien de Brioude, en Haute-Loire) et plus rare encore de la voir « en travail » les seins nus (comme sur le plus vieux calvaire breton, celui de la chapelle Notre-Dame de Tronoën, au sud de la Cornouaille bretonne, tout près de la Pointe de la Torche).

**D) La Présentation au Temple, Irénée, Jésus et les docteurs de la Loi :** C'est assurément très consciemment et très volontairement que l'Abbé Rajat place Irénée entre ces deux scènes relatives à la jeunesse de Jésus. Les deux panneaux et la statue forment un tout.

Comme diraient de nos jours les chroniqueurs du Tour de France cycliste, Irénée est le « régional » de l'étape. Il fut évêque de Lyon à la fin du II<sup>ème</sup> siècle, succédant à Pothin qui fut martyrisé avec Blandine - laquelle a donné son nom à une colline plantée d'une croix sur les hauteurs voisines de Saint-Julien. Mais Irénée, dont une église de Lyon située sur la colline de Fourvière porte le nom - de même que Pothin a la sienne, juste en face mais de l'autre côté du Rhône, pas très loin finalement du Parc de la Tête d'Or - est resté célèbre principalement pour avoir écrit un ouvrage important intitulé le *Traité contre les hérésies*. A cette époque déjà, peut-être même faudrait-il écrire à cette époque surtout, les débats théologiques font rage et sont acharnés. Quelques précisions étymologiques non dénuées d'intérêt : à cette époque, le mot grec « ecclesia » est utilisé dans le sens d'assemblée, de réunion. Il y a tout un tas d'églises, dont les liens sont assez lâches : celle de Jérusalem, la première, mais aussi celles d'Antioche, de Constantinople, de Rome, de Lyon... L'« episcopos » (en Grec très exactement le « surveillant ») est celui qui veille sur une communauté, une église. L'évêque (du mot « episcu » abréviation gallo-romaine d'« episcopos ») est donc au sens propre un surveillant qui a en charge notamment les finances et la cohésion du groupe. Quant à « haireisis », mot grec encore une fois, il désigne l'option prise, le « choix » effectué par une communauté et son évêque. Jésus à peine disparu, du vivant même des apôtres, on voit apparaître deux grandes tendances dont les divergences ne vont pas cesser de s'accroître. L'une est incarnée par Jacques, un des frères biologiques de Jésus, qui dirige la communauté de Jérusalem, prépondérante à l'époque. Cette église s'inscrit dans la tradition hébraïque, dont elle n'est finalement qu'un prolongement. Mais il y a aussi Paul, qui incarne l'autre

pôle, et qui apporte des perspectives novatrices. D'un côté les « judéo-chrétiens », de l'autre les « pagano-chrétiens », qui vont finalement l'emporter au II<sup>ème</sup> siècle. Une des causes de l'affrontement est la circoncision, que Paul veut supprimer pour les « Gentils ».

Ce n'est donc pas du tout par hasard qu'Irénée est placé entre la « Présentation au Temple », et « Jésus discutant avec les docteurs de la Loi ». Comme le veut la religion juive, Jésus est circoncis huit jours après sa naissance. Il est donc amené au Temple où sa venue réjouit Syméon, un homme pieux, et Anne, une prophétesse. Quand il a douze ans, Joseph et Marie l'emmènent de nouveau à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Au retour, ils s'aperçoivent qu'il n'est pas dans la caravane, retournent à Jérusalem, et le retrouvent au Temple, où il est en train de discuter gravement avec les docteurs de la Loi ébahis et grandement impressionnés par son savoir et sa sagesse. Si Irénée se trouve placé entre les deux tableaux que nous venons d'éclairer, c'est parce qu'il reconnaît l'héritage judaïque, et en même temps affirme que Jésus renouvelle, dépasse, et finalement accomplit, comme il est dit dans les Evangiles, la Loi juive.

La fête de la Circoncision fait toujours partie du calendrier liturgique catholique, mais elle est de fait fort opportunément occultée depuis que le début de l'année est passé du 1<sup>er</sup> Avril au 1<sup>er</sup> Janvier. Du reste, on préfère utiliser l'expression « Présentation au Temple », moins connotée, plutôt que le mot « circoncision », beaucoup trop cru. La circoncision de Jésus est donc quasiment occultée dans l'art chrétien, mais on la trouve par exemple sur le calvaire breton de Tronoën (voir supra).

On sait que les suppliciés étaient nus sur la croix. On a donc inventé pour représenter Jésus le « perizonium », cette sorte de pagne couvrant ses parties génitales, autant par pudeur que pour dissimuler son appartenance première au Judaïsme. On doit savoir enfin que la circoncision de Jésus donna lieu à d'âpres débats lors de très nombreux conciles : Jésus est-il remonté au ciel avec ou sans prépuce ? Les théologiens n'ont, semble-t-il, jamais tranché, ce qui n'a pas empêché l'Eglise d'authentifier parmi ses plus précieuses reliques 24 prépuces de Jésus, ajoutant la multiplication des Saints-Prépuces à la multiplication des pains.

La Circoncision, la place du pape, mais aussi la question de savoir si Jésus était Dieu, le Fils de Dieu (créé en même temps, ou après son père ?), un homme et Dieu à la fois, un homme seulement... que de sujets d'hérésies, qui expliquent que l'ouvrage d'Irénée soit resté lettre morte ! Rien que pour les cinq premiers siècles, énumérons, dans le désordre, et sans prétention à l'exhaustivité : les Nestoriens, les Monophysites, les Jacobites, les Ebionites, les Manichéens, les Montanistes, et surtout les Ariens, c'est-à-dire les disciples de l'évêque Arius, qui ne voyaient en Jésus qu'un homme, et qui furent à deux doigts de l'emporter. L'Arianisme était solidement implanté sur les rives Sud et Est de la Méditerranée, et cela explique peut-être, outre les armes et l'impôt dont on chargeait les « protégés », c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens, la progression foudroyante de l'Islam peu de temps après.

**E) Pierre :** Autre source d'hérésie, fréquente dans l'Histoire, le rôle et la place du pape. Au tout début, il y a l'opposition entre Jacques et Paul, où Pierre n'intervient que de façon bien pâle. Sa notoriété semble s'être fondée sur un calembour (« Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon église ») qui d'ailleurs ne fonctionne que dans quelques langues (le Grec, le Latin, le Français) et tombe à plat dans toutes les autres, l'immense majorité. Depuis toujours, les orthodoxes considèrent le pape comme étant l'évêque de Rome, ne lui accordant au mieux pour les plus conciliants qu'une sorte de prééminence



d'honneur : il n'est que le premier parmi ses égaux, un peu comme le roi Arthur n'était que le premier des Chevaliers de la Table Ronde. Avec des hauts et des bas, les papes vont s'efforcer tout au long de l'Histoire d'affirmer leur pouvoir face aux féodaux, aux rois, aux empereurs du Saint-Empire, aux orthodoxes, aux protestants, à tous les autres hérétiques. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec la réalisation de l'unité italienne, ils perdent, de plus, leur pouvoir temporel, et cherchent une compensation en augmentant leur pouvoir spirituel. Dans son encyclique de 1864, Pie IX condamne pêle-mêle le rationalisme, le gallicanisme, l'étatisme, le socialisme. En 1870, il fait adopter par le Concile Vatican I le dogme de l'infailibilité pontificale. L'Eglise serre les rangs autour de son chef, que l'Abbé Rajat honore avec la statue de Pierre reconnaissable grâce à sa clé, en fait le symbole d'une fonction qui ne lui a été accordée qu'au Moyen Age.

**F) Joseph :** Comme l'ange et Jean le Baptiste, il salue et montre le calvaire de la main droite, en portant Jésus enfant de l'autre côté. A noter la plaque de marbre, où sont gravés la croix et le chapelet entrelacés avec le chiasme : « O crux ave ! Ave Maria ! » et au-dessous l'inscription : « Les pieux fidèles de Saint-Julien dédièrent ce monument à la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ et au très Saint-Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie ainsi qu'à plusieurs dévotions de notre temps. »

## 2) Les cinq mystères douloureux :

**A) Le Jardin des Oliviers :** Après la Cène, Jésus passe la nuit au Jardin des Oliviers, symbolisé par un arbre. Les interrogations qui l'assaillent sont clairement explicitées. Doit-il obéir à la volonté de Dieu représenté par l'ange éploré tenant à la main le calice qui sera rempli de son sang ? Doit-il au contraire renoncer à sa mission, ce à quoi l'incite le Diable (représenté ici par un serpent couronné, symbolisant le roi de ce monde) ?

**B) Saint-Julien :** D'après Joseph Bancel, le versant Sud du Pilat, celui où se trouve Saint-Julien-Molin-Molette, a été évangélisé dès le III<sup>ème</sup> ou le IV<sup>ème</sup> siècle. On n'est en effet pas très loin des villes importantes qu'étaient Vienne et Lyon. Le christianisme s'est implanté d'abord dans les villes, puis s'est diffusé dans les campagnes environnantes. Les paysans (en latin « pagani », d'où vient le mot « païens ») ont gardé plus longtemps les vieilles religions.

Julien était un soldat romain en garnison à Vienne. Devenu chrétien, il est mort martyrisé à Brioude, à l'Ouest de l'actuel département de la Haute-Loire. On a construit paraît-il à l'endroit même où il fut martyrisé, la très belle basilique Saint-Julien, qui est la plus vaste église romane d'Auvergne, et où on peut admirer deux statues aussi belles que curieuses : une Vierge parturiente et un Christ lépreux, qui n'est pas sans rappeler le « Christ dévôt » de la cathédrale de Perpignan.

**C) Les autres mystères douloureux :** On dira peu de choses sur ces panneaux, sinon pour faire cette remarque : si ce sont les Romains qui ont martyrisé Jésus en le conduisant au Golgotha, l'Eglise les a ensuite dédouanés en rejetant la faute sur les Juifs. Une explication toutefois : en 315, Constantin se convertit à titre personnel à la religion chrétienne, mais laisse subsister les religions païennes, largement majoritaires dans son Empire. Après le très court règne (361-363) de son neveu Julien, dit Julien l'Apostat, qui remet en selle les religions traditionnelles, l'Empereur Théodose décrète en 391

l'interdiction du paganisme. Rome, dès lors, n'est plus la nouvelle Babylone, mais le cœur de la Chrétienté.

Un mot enfin de l'auréole qui apparaît sur la tête du Christ, représenté sur le panneau de la crucifixion : c'est un symbole emprunté au culte solaire, présent dans de nombreuses autres religions (Mithra, Apollon... Louis XIV lui-même se l'est, beaucoup plus tard, approprié).

**D) Louis IX dit Saint-Louis :** On a déjà parlé de ce roi. On ajoutera qu'il n'hésitait pas à dépenser des sommes folles pour acquérir les reliques les plus étranges, par exemple des langes de l'enfant Jésus, ou du lait de la Vierge. Il acheta à prix d'or à Constantinople la couronne d'épines qu'il porte ici sur un coussin. Pour elle, il fit construire la Sainte-Chapelle, dans l'île de la Cité, à Paris, pour un montant de 40 000 livres tournois, « une gigantesque dépense » selon le grand médiéviste Georges Duby, « si l'on se souvient que tout le Comté de Mâcon n'avait coûté en 1239 que 10 000 livres. »

### 3) Les mystères glorieux :

Trois de ces mystères étant mêlés au Chemin de croix, le parcours se termine avec l'ascension de Marie et son couronnement.

Selon une tradition venue d'Orient et reprise en Occident au XII<sup>ème</sup> siècle, Marie ne meurt pas mais s'endort. C'est ce qu'on appelle « la Dormition de la Vierge », maintes fois représentée. Le corps de celle qui est à la fois mère et épouse de Dieu ne peut se transformer en charogne. Des anges donc la transportent au ciel. Marie est montrée au centre d'une « mandorle », une amande, qui symbolise le cosmos. Au Moyen-Age, Jésus ressuscité est lui aussi souvent montré dans une mandorle : c'est le Christ de gloire qu'on voit sur le tympan de la cathédrale de Chartres ou celle de Vézelay. Marie est alors couronnée par son fils et devient la reine des cieux. C'est une scène maintes fois représentée, qu'on voit par exemple sur la façade de la cathédrale de Reims.

Mais comme on est loin ici de l'Evangile canonique de Jean où, au moment des noces de Cana, Jésus rabroue sa mère avec la célèbre apostrophe : « Que me veux-tu, femme ? » (Jean, 2 4) !

Nous noterons par ailleurs que certains voient dans le drapeau de l'Union Européenne (douze étoiles sur un fond bleu) une résurgence non fortuite du culte marial, inspiré notamment de l'Apocalypse (12) : « Un site grandiose apparut au ciel : une Femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête... Or la Femme mit au monde un enfant mâle, celui qui doit mener toutes les nations avec un sceptre de fer, et son enfant fut enlevé jusqu'au trône de Dieu, et de son trône... »

## PIRAILLONS BLANCS ET PIRAILLONS ROUGES

Parfois féroce­ment ad­ver­sa­ires, les trois gran­des reli­gions du Livre sont miraculeuse­ment œcu­mé­ni­ques quand il s’agit d’asservir les classes popu­laires. Du Coran, on men­tion­nera par exemple la cé­lè­bre sourate des abeilles, qui rap­pelle que cer­taines sont faites pour être ouvrières et d’autres reines, tandis que la sourate XVI, 73 affirme : « Dieu a fa­vorisé les uns par rap­port aux autres en ma­tière de richesses et de biens. Ceux qui ont été fa­vorisés vont-ils jus­qu’à partager leurs biens avec leurs esclaves, de sorte qu’ils de­viennent leurs égaux ? Dou­te­raient-ils des bien­faits de Dieu ? »

Dans son étude plu­sieurs fois citée, l’Abbé Fouillat écrit : « Le con­texte de 1886, c’était une popu­lation ha­bitée par une foi gé­né­reuse : nous ad­mi­rons l’effort finan­cier qui per­mit en quatre ans une con­struc­tion aussi coûteuse. »

Sans le re­jeter en bloc, nous pen­sons que son propos mé­rite d’être au moins nuancé. On relira avec profit le re­mar­quable ouvrage collectif déjà cité : *Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l’industrie textile* (J.P. Huguet éditeur-2013) et notam­ment toutes les pages con­sa­crées aux con­di­tions de travail et aux relations sociales. On lira tout par­ti­cu­liè­re­ment le chapitre 8 intitulé « Un monde à part » écrit par Hubert BLANC, descendant d’une lignée d’indus­triels de la soie. La main d’œuvre fé­mi­nine vient de la campagne et ne rentre chez elle qu’une fois par semaine. Pour ces femmes, l’usine est non seule­ment un lieu de travail, mais aussi une sorte de dor­toir-couvent. Hubert BLANC parle « d’une in­fluence très forte de la religion. C’est une société à près de 100% catholique : l’as­sis­tance à la messe est im­por­tante chez les hommes, massive chez les femmes. L’in­fluence du clergé est très forte. Il y a une vé­ri­table con­ti­nu­ité entre l’usine, les familles, l’église. La ma­nière dont, par exemple, lors des gran­des fêtes reli­gieuses, chaque usine participe à la con­sti­tu­tion d’un re­posoir, est im­pres­sionnante. » Même si on ne conteste pas le pourcentage avancé par Hubert BLANC, on pourrait s’interroger sur sa signification réelle, vu les conditions dans lesquelles il était obtenu. D’autant qu’un autre des auteurs de l’ouvrage parle de « trois grèves des ouvrières en soie de Saint-Julien-Molin-Molette, en Avril 1882, en Mars 1885, et la troisième, beaucoup plus importante, de septembre 1917 à janvier 1918 » (p.100).

Il faut citer ici un extrait de l’éloge funèbre que prononça Camille VALLIN, Maire communiste de Givors, dans le Rhône, pendant une bonne quarantaine d’années, mais aussi Conseiller Général, Député, Sénateur, lorsque son adjoint Joseph CANCADE décéda en 1963 d’une longue maladie.

Joseph CANCADE était né en 1897 à Saint-Julien-Molin-Molette. Sa famille quitta Saint-Julien avant 1914, pour s’installer à Givors où elle fit souche. J. CANCADE participa à la guerre de 14-18, fut même décoré, mais, marqué par les horreurs de cette guerre, adhéra au Parti Communiste dès 1921. Il travailla au PLM (une des sociétés privées de chemin de fer qui, regroupées et nationalisées, ont donné naissance à la SNCF en 1937) puis à EDF, participa activement à la Résistance. Il fut ensuite élu au Conseil Municipal, lorsque Givors eut une Municipalité communiste en 1953. Il aimait parler aux Givordins de son enfance pirailleuse. Dans son éloge funèbre (L’Action Municipale Givordine - Numéro spécial - 1963), Camille VALLIN déclare : « Je l’ai souvent entendu parler des batailles menées par les Républicains de Saint-Julien-Molin-Molette pour faire respecter la Loi de séparation qui se heurtait alors à de vives oppositions. »

Dans l'ouvrage collectif consacré à l'industrie textile dont nous avons déjà parlé, il est question de la grève de 1917-1918, mais également de la création d'un syndicat CGT du textile. Or, la CGT de l'époque est encore fortement imprégnée d'anarcho-syndicalisme lequel, on le sait, était violemment anti-clérical. C'est d'ailleurs ce fond anti-clérical qui explique pourquoi l'Abbé RAJAT tenait tant à la construction du calvaire, œuvre pédagogique selon lui, à destination du personnel des fabriques.

En mettant tous ces éléments bout à bout, on est en droit de penser que si la religion catholique, de toute évidence, avait un poids considérable à Saint-Julien, elle ne pouvait avoir, cependant, une maîtrise incontestée des consciences. Ce qu'on sait des rapports de forces demeure à ce jour très flou, et mériterait d'être étudié de façon plus attentive. A propos de la Loi de Séparation, on ne peut se contenter par exemple de ce que disent les registres municipaux, très peu bavards, et où il n'est question que de l'église et du presbytère. L'Église ne possédait-elle pas d'autres biens immobiliers, à commencer par le calvaire ? Mystère !

Dans la Haute-Loire voisine, pourtant elle aussi réputée de tradition très chrétienne, la Fédération Départementale de la Libre-Pensée comptait 1000 adhérents au début du XXème siècle, force considérable qui incita la Libre-Pensée à tenir son Congrès National au Puy en 1909, pendant le week-end de la Pentecôte (date délibérément provocatrice). Ce ne furent pas moins de 800 congressistes qui se réunirent au Théâtre pour l'occasion !

Pourquoi pas des Pirailons libres-penseurs ? Peut-être certains des habitants de notre commune se réunissaient-ils dans quelque auberge le 21 Janvier, jour de l'exécution de Louis XVI, pour se partager une tête de veau, ou, le jour du « Vendredi malsain » pour manger gras, selon le rituel des libres-penseurs (le besoin de rites est universel).

C'est une histoire qui reste à écrire. On conçoit que la situation devait être très contrastée, puisque dans l'Yssingelais tout proche notamment, il y eut, au moment de la Loi de Séparation, des affrontements physiques violents, et même mort d'homme !

On peut imaginer des réalités variées sur ce modèle dans le Pilat.

## 1855 - LE PÈLERINAGE À JÉRUSALEM D'UN PAYSAN BAS-BRETON

A l'autre bout de la France, la Bretagne, avec ses enclos paroissiaux et ses calvaires, beaucoup plus anciens et autrement plus beaux que celui de Saint-Julien...

Au moment où l'Abbé RAJAT édifie ce dernier, un étonnant finistérien se lance dans la rédaction de ses mémoires. Autodidacte (il a appris seul à lire et à écrire, puis il a appris aussi le Français, l'Italien, l'Espagnol), il a mené une vie fertile en événements variés, mais toujours dure, voire misérable (il a été mendiant, vacher, paysan, débitant de tabac et même soldat pendant quinze ans, ce qui nous vaut des pages très fortes sur la guerre de Crimée, les campagnes militaires de Napoléon III en Italie et au Mexique, la répression en Algérie toujours insoumise). Dans son livre (*Mémoires d'un Paysan Bas-Breton*, Jean-Marie DEGUIGNET, 1834-1905, Ed. ARKAE, 2008), il fait voler en éclats bien des clichés sur la Bretagne d'autrefois et bien des stéréotypes sur les Bretons aux chapeaux ronds. Même si l'on doit se souvenir qu'il écrit ses mémoires dans les années qui précèdent la séparation de l'Église et de l'État, période d'extrême tension surtout dans les fiefs catholiques comme la Bretagne, la violence de son anticléricalisme et de son irréligiosité peut parfois laisser songeur. Qu'on en juge avec ces quelques lignes où il raconte son voyage à Jérusalem au retour de la guerre de Crimée. Avec des compagnons, il va visiter l'église du Saint-Sépulcre : « Nous vîmes une garde turque à la porte même de ce grand temple chrétien... mais ces soldats turcs n'étaient pas là précisément pour garder la personne de Jésus ou son prétendu tombeau, mais plutôt pour mettre ordre entre les différents cultes chrétiens qui exploitent ce tombeau à qui mieux mieux. Ainsi, il y a vingt et un autels dans ce temple, où vingt et un prêtres chantent les louanges du fils de l'assassin David de vingt et une manières différentes. Et bien entendu tous ces prêtres, en bons charlatans, sont jaloux les uns des autres : ils se disputent, ils se menacent et en viennent souvent aux mains. Alors la garde turque va séparer les fripons en les mettant dos à dos... Nous voulûmes donner un coup d'œil dans l'intérieur de ce vaste tripot où les croyants idiots sont volés pire que dans nos tripots parisiens... Nous les vîmes, quand nous eûmes gagné un coin du temple, embrasser et lécher les bords d'un trou, soi-disant le trou de la croix... » (opus cité, p.168-169)

Si même les Bas-Bretons gardent un regard distancié, pourquoi pas les Pirailons, sommes-nous tentés de penser.

Une véritable histoire des rapports entre catholiques, croyants, libres-penseurs et athées à Saint-Julien-Molin-Molette reste à écrire...

## BIBLIOGRAPHIE

*Le calvaire du Sacré-Cœur de Saint-Julien*, Brochure liturgique publiée en 1895 par l'Abbé RAJAT

*Le calvaire : un monument d'une valeur touristique*, Texte et photo de Claude BONNARD, Article publié dans la Revue Municipale de St Julien-Molin-Molette N°1, 1976

*Additifs aux Mémoires de St Julien Molin-Molette par L'Abbé Chaland*, Notes dactylographiées, Eugène BOBICHON (V. Bibli. Municipale)

*Les calvaires* dans *Histoire de Saint-Julien-Molin-Molette*, Joseph BANCEL, 1984

*Les trois calvaires de Saint-Julien-Molin-Molette - Fête du Centenaire*, par une équipe de paroissiens animée par l'Abbé FOUILLAT, Brochure illustrée par Isabelle et Catherine BAAS, 1986

*Les trois calvaires*, Même texte, mais avec des variantes et des photos dans le Bulletin Municipal de Saint-Julien-Molette, 1996-1997

*Saint-Julien et son patrimoine lié à l'industrie textile*, Ouvrage collectif, Ed. Jean-Pierre HUGUET, 2013

*Eloge funèbre de Joseph CANCADE* par Camille VALLIN dans *L'Action Municipale Givordine*, Numéro spécial, 1963

*Mémoires d'un Paysan Bas-Breton*, Jean-Marie DEGUIGNET 1834-1905, Ed. ARKAE, 2008

*L'Echo de Saint-Julien-Molin-Molette*, 1900-1912, Collection Claude BONNARD

## REMERCIEMENTS

Remerciements à Françoise, qui a effectué le travail le plus ingrat, la relecture, les corrections, la frappe et la mise en page.

Remerciements également à Claude Bonnard, qui a si aimablement mis à ma disposition sa précieuse collection des numéros de *l'Echo* de Saint-Julien-Molin-Molette, avec l'autorisation de les reproduire.

## TABLE DES MATIÈRES

Avertissement

Avant-propos : Des croix

Historique et présentation générale du calvaire

Le calvaire et son temps

Pérégrinations :

I - Le Chemin de croix

II - Le Rosaire

1) Les cinq mystères joyeux

2) Les cinq mystères douloureux

3) Les mystères glorieux

Pirailons rouges et Pirailons blancs

1855 - Le pèlerinage à Jérusalem d'un Paysan Bas-Breton

Bibliographie

Remerciements

Annexes :

I – La Madone

II – Poème

III – Chronique Bobichon

IV – Laïcité